

# JOURNAL

D U

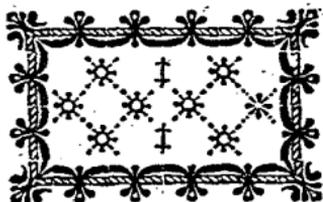
VOYAGE

DE M. SAINT-LUC

DE LA CORNE, *Ecuyer*,

Dans le Navire l'Auguste, en l'an 1761.

25 39612



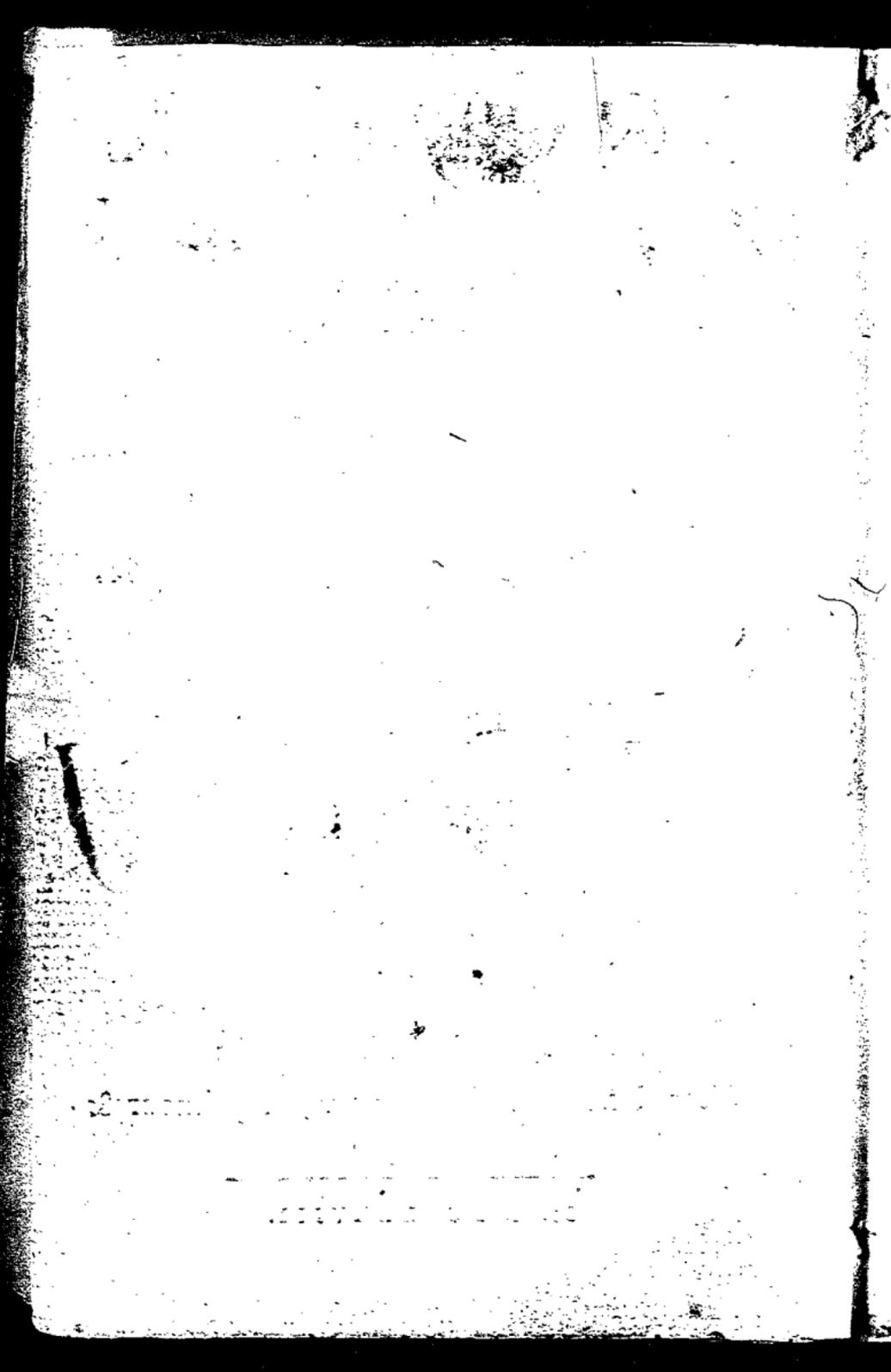
A MONTREAL;

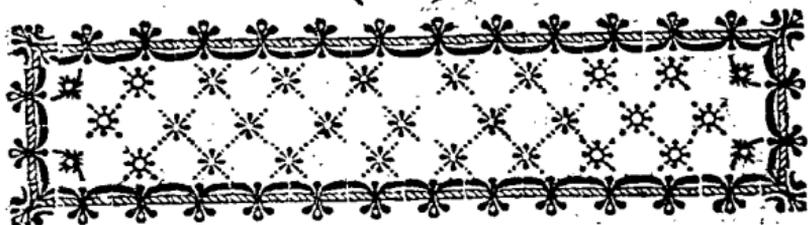
Chez FLEURY MESPLET, Imprimeur &  
Libraire.

---

M. DCC. LXXVIII.

1778





# JOURNAL

## DU VOYAGE

DE M. SAINT-LUC DE LA CORNE

ECUYER,

Dans le Navire l'Auguste, en l'an 1761;

*Avec le détail des circonstances de son Naufrage, des routes différentes qu'il a tenu pour se rendre en sa Patrie, des peines & traverses qu'il a essuyé dans cette catastrophe affligeante.*

**P**ARTI de Montréal, le 27 Septembre 1761, dans la Goelette la *Catiche* Capitaine Duffaut, en compagnie de mon Frere le Chevalier, de mes deux Enfants, mes deux Neveux, & plusieurs autres Officiers & Soldats Français; nous nous rendîmes aux Trois-Rivieres, le 28, d'où

nous partîmes , & arrivâmes très-heureusement à Quebec , le 29.

Le Général Murray nous y reçut avec toute la politesse imaginable ; il n'épargna rien pour nous procurer une traversée agréable , nous fumes comblé de promesses & d'effets de sa part : deux Bâtimens seuls étoient destinés pour notre transport en Europe ; m'appercevant qu'ils n'étoient pas suffisans , ou du moins qu'il n'étoit pas possible d'y être commodément , vu le nombre de passagers , je proposai au Général Murray ; d'en acheter ou louer un à mon propre compte , ce qu'il me refusa par un motif de générosité , puisque deux jours après , le Navire l'Auguste fut équipé pour cet effet ; j'obtins même la Chambre du Bâtiment moyennant cinq cens piaftres d'Espagne que je payai au Capitaine.

Le 11 Octobre , après avoir consulté avec mon frere sur le danger auquel nous serions exposés , le Capitaine n'étant point Pilote , nous fimes une visite au Général Murray , pour obtenir qu'il nous fût permis d'engager un Pilote de la Riviere.

La réponse du Général fut, que nous n'étions pas plus exposés que les autres, & expédia un petit Bâtiment, avec ordre de nous escorter jusqu'au dernier Mouillage de la Riviere.

Un gros vent de Nord-Est nous retint trois jours dans la rade, d'où nous partîmes le 15, & nous rendîmes seulement au trou St. Patrice; le lendemain 16, d'un vent de Sud-Ouest nous levâmes l'ancre, & nous arrivâmes environ à une lieue de l'Isle aux Coudres, où l'impétuosité des courants nous obligea de mouiller, & en même-temps la grande ancre fut cassée; le mouillage n'étant point favorable, peu s'en fallut que nous ne fussions jetés en côte. Nous fûmes à deux doigts du naufrage, mais il eut été avantageux, puisque nous étions encore sur les terres du Canada.

Nous partîmes le 17, & mouillâmes avec les deux autres Pacquebots dans le bon mouillage de l'Isle aux Coudres, d'où nous ne pûmes sortir que le 27; un vent de Nord-Est nous y retenoit, nous conform-

mêmes dans cet intervalle de temps la plus grande partie de nos provisions, & fûmes obligés d'en faire de nouvelles à gros frais. Un vent de Sud-Ouest survint à propos, nous nous rendîmes vis-à-vis de Camouraska où nous mouillâmes.

Le lendemain 28, le même vent continuant, l'Officier qui étoit préposé pour nous escorter, retira des trois Bâtimens les Gardes qu'on y avoit posées; nous nous séparâmes, le vent étoit favorable. Nous continuâmes notre route en compagnie des deux autres Paquebots, lesquels nous perdîmes de vue. Le 30 & 31, nous estimâmes avoir fait dans la nuit du 1 Novemb. 22 lieues.

Le Paquebot la *Jeanne* vint à nous le matin, & nous dit avoir parlé à un Navire de Londres, commandé par le Capitaine Benjamin Nulton, sans aucune particularité, & nous nous quittâmes.

Le 2 & 3 nous fîmes route d'un vent de Nord, jusques là nous ne pouvions nous plaindre de la navigation, elle nous présagoit une traversée assez heureuse,

aux incommodités de la saison près ; aussi jouissions-nous d'une tranquillité parfaite lorsque le 4 s'éleva un vent de Nord-Est le plus impétueux. Les voiles carguées, le gouvernail faisi, voyant à tout instant nos sépulchres ouverts ; le tangage étoit si fort que les cordages qui arrêtoient nos mâles cassèrent en partie, les taquets furent arrachés, aussi plusieurs furent estropiés ou blessés, par le dérangement & le culbutis des mâles, valises, cassettes, &c.

Cette tempête dura depuis le 4 jusqu'au 6 ; on peut aisément imaginer la consternation des passagers, l'épuisement des forces d'un Equipage qui, constamment pendant deux fois vingt-quatre heures, avoit été exposé à la rigueur d'une si horrible & constante tempête. Que de vœux au Ciel ! que de promesses... Le dirai-je, combien de parjures ; mais l'Etre Suprême exauça pour cette fois les prières que les bons lui offroient, & nous fûmes délivrés par sa main toute puissante, du péril que nous croyons inévitable.

Le calme succéda, & tous ensemble

travaillâmes à reparer les différents échecs que le Bâtiment avoit souffert. Nous avions oublié le danger, nous étions tous forts, chacun travailloit à qui mieux mieux ; & nous nous vîmes à peine tranquille, qu'un nouvel accident nous mit à deux doigts de notre perte.

Déjà deux fois le Bâtiment avoit pris en feu par la cuisine ; mais nous avons arrêté l'effet de l'incendie avec beaucoup de facilité. Le 7, dans le temps de nos plus forts travaux, soit que pour nous donner des forces, le Cuisinier se fût efforcé de faire cuire plus de mets, ou avec plus de célérité, le feu prit pour la troisieme fois, & nous fûmes prêts de tomber de Caribde en scyllé. Sans la diligence du Capitaine de l'Equipage & des passagers, nous étions consummés par le feu dans le milieu de l'Océan.

Nous parvinmes, avec bien de la peine, à l'éteindre, mais le Bâtiment en fut beaucoup endommagé : ce n'eut été rien jusqu'alors, mais nous étions réservés à de plus terribles coups.

Les cris des femmes qui étoient dans le bâtiment, les lamentations de plusieurs hommes, que la vue d'un danger aussi éminent avoit épouvanté, répandit dans le cœur de tous, une terreur que nous ne pouvions diffiper ; & le défaut de nourriture avoit épuisé nos forces.

Pendant tout ce temps nous fumes obligés de vivre misérablement au biscuit, faute de pouvoir faire la cuisine, nourriture qui nous empêcha seulement de mourir ; en outre nous étions tous accablés du mal de mer, & réduit sur le grabat.

Après un calme de peu de durée, un vent d'Est impétueux s'éleva, le 9, & nous conduisit jusques aux Isles Driser ; nous évitâmes l'Isle aux Oiseaux.

La tempête fut constante jusqu'au 11 à neuf heures du matin, après avoir découvert l'Isle de Terre-Neuve.

Le beau temps nous permit de jeter la sonde, & à notre instigation le Capitaine le fit ; nous nous trouvâmes par les 43 brasses, sur le banc des Orphélins : quoique nous fussions bien extenués de

fatigues, l'appas d'un rafraichissement nous excita à pêcher ; la pêche fut heureuse. Cet instant de calme nous avoit ; pour ainsi dire, fait oublier les dangers passés. Environ deux cens morues à bord, nous affuroient du moins de ne pas mourir ; car combien de vivres avoient été perdu dans ces différens contre-temps ?

Ce moment de tranquillité fut bientôt dissipé ; un vent d'Est avec une tourmente & une pluye des plus copieuse, nous jetta sans le sçavoir sur l'Isle Royale. Nous fumes à deux doigts de notre perte : l'obscurité de cette nuit étoit telle, que nous découvrîmes un énorme rocher dans l'instant que nous allions nous briser contre. La diligence des Marins, que la crainte d'un danger trop évident aiguillonoient, nous para ce coup, encore y eut-il autant de chance que de bien joué, puisque nous passâmes tout au plus à une portée de fusil du rocher, & fumes obligé, pour éviter l'écueil, de courir toute la nuit la bordée au Nord-Est pendant 5 à six heures.

Le 12, sur les dix heures du matin

nous vîmes la terre, & quelques efforts que nous fîmes pour nous élever, ils furent inutiles étant trop affatés. Vers les deux heures, étant sur le point d'être portés en côte, le Capitaine à nos instances jetta l'ancre, nous eûmes le bonheur de tenir. La même main qui nous avoit garanti du premier naufrage voulut bien nous dérober au danger où la proximité de la terre, dans un parage aussi dangereux, devoit nécessairement nous engager à la faveur d'un vent propice. Nous nous élevâmes, & quittâmes un rivage sur lequel infailliblement nous serions périés.

Dans la nuit du 12 au 13, les vents tournerent à l'Est, nous doublâmes le cap, & courûmes une bordée au Nord pendant quelques heures; nous virâmes, & courûmes, dans la nuit du 13 au 14, une bordée dans le Sud-Est, & toutes les manœuvres se faisoient sans connoissance du lieu où nous étions, le temps demeurant constamment couvert, avec une pluie abondante.

Il est aisé d'imaginer quelle étoit notre

confèrnation , l'incertitude de notre route , le défaut de nourriture , l'accablement d'un Equipage qui confiftoit en quinze hommes , y compris même , Capitaine , Lieutenant , Coq , Moufles , dont deux étoient eftropiés ; partie de nos Soldats accablés de fatigue par les travaux continuels & les veilles ( en ayant accordé fix par quart au Capitaine ) : nous-mêmes harafsés par les mêmes raifons , car pour la manœuvre chacun s'y prêtoit autant qu'il étoit en fon pouvoir , & quoi que nous n'y fuflions pas bien experts , les Marins n'en étoient pas moins foulagés , & nous moins accablés.

Du 14 au 15 nous vîmes encore les terres fans pouvoir les connoître , n'ayant que des Cartes d'Europe ; nous les évitâmes , nous voguions ainfi au gré des vents & de l'orage ; la tempête augmentoit , l'Equipage dénué de force perdit courage , & prit la trifte réfolution de fe mettre dans le Hamac pour fe reposer , réfolution défefpérée & qui lui coûta la vie.

Il ne nous reftoit aucun espoir de fahut.

Le Capitaine & son Second employèrent envers l'Equipage, toutes les raisons plausibles pour les engager à faire un dernier effort ; toutes leurs remontrances furent inutiles, & le Second, homme vigoureux, entreprit de les faire sortir de leur Hamac à coup de bâton ; mais le tout fut inutile, l'Equipage étoit déjà mort pour ainsi dire, la fatigue & l'aspect d'un naufrage certain les avoient anéanti.

Il remonta sur le pont avec la même fermeté, & dit au Capitaine avec qui j'étois, & seulement sur le pont l'Officier qui étoit à la barre, & un de mes Domestiques :  
 „ il n'est pas possible de manœuvrer, notre  
 „ mât de mizenne est cassé, nos voiles sont  
 „ déchirées & ne peuvent, ni être car-  
 „ guées, ni aménées ; notre équipage est  
 „ démonté, & attend dans les bras d'un  
 „ sommeil forcé, une mort certaine, leur  
 „ résolution est prise quelques efforts que  
 „ nous fassions nous ne nous élèverons ja-  
 „ mais ; il faut, pour dernière ressource,  
 „ faire côte.“

Nous voyons la terre des deux bords,

& crûmes voir une riviere environ une demi-portée de canon. C'étoit un coup désesperé, le moment fatal arrivoit, les Capitaine & Second me regardant avec un œil triste, joignirent les mains. Je ne compris que trop aisément la situation affligeante où nous étions. Je me tus, ce signe m'accabla; mais je fus obligé d'abandonner mon flegme, lorsque le Second dit au Capitaine : „ nous n'avons point de „ temps à perdre, plus de ressource, & „ pour éviter le plus grand danger, il faut „ nécessairement faire côte à tribord. Le danger étoit moins éminent, ou paroïsoit l'être; il sembloit qu'il y avoit plus d'apparence de nous sauver; l'entrée de la riviere, si elle eut été navigable, nous offroit un port.

Le Capitaine consentit, il ne pouvoit faire mieux; il connut que c'étoit la dernière ressource, & qu'il falloit nécessairement hasarder. Je ne connus le danger que lorsque le Capitaine & le Second m'ayant regardé, les mains jointes & l'œil mort, m'annoncerent une perte prochaine. Je pris

alors la résolution d'annoncer à nos Passagers le parti désespéré, mais forcé, que les Capitaine & Second étoient obligés de prendre, il falloit le faire ; notre perte étoit certaine, & la main seule de la Providence pouvoit nous conserver.

Je dis à mon Frere notre triste situation, je descendis, & annonçai à tous nos Passagers des deux sexes, le danger éminent. La résolution des Chefs, le désespoir de l'Equipage... Déjà le navire voguoit vers la côte... Que de Prieres à l'Etre suprême, que de promesses, que de vœux ! Mais hélas, vaines promesses, vœux inutiles... Le moment fatal arrivoit ; toute notre ressource étoit de trouver l'entrée de la riviere navigable ; mais chacun de nous regardoit cet instant comme le dernier.... Qui pourroit dépeindre l'impétuosité des vagues ; dans le moment notre navire échoua : combien de fois avant les bouts de nos mâts sembloient atteindre les nuées, & combien de fois nous crûmes nous engloutir dans les abîmes.

Echoué, notre premiere ressource fut

de couper mâts & cordage du côté le plus chargé du navire. Il arriva ; mais par l'impétuosité des vagues tourna sur le côté. Nous étions environ à 120 ou 150 pieds de terre , dans une anse de sable qui barroit cette petite riviere , mais point d'eau. L'échec que souffrit le bâtiment , obligea les Passagers des deux sexes de monter sur le pont ; plusieurs que le danger épouvanta , croyant arriver heureusement à terre , se jetterent à l'eau & périrent. Le navire étoit à moitié plein. L'autre partie se rangea à nos côtés , accrochés aux haubans & galaubans , tâchoient de résister aux vagues qui se succédoient : plusieurs furent enlevés. Que pouvoit-on attendre des hommes extenués.

Il nous restoit pour ressource deux chaloupes. Après avoir combattu , ou du moins soutenu contre l'impétuosité des lames , cette lueur d'espérance s'éclipsa en partie , la grande chaloupe fut enlevée par une vague & absolument démembrée ; & la petite jettée en mer.

Un Domestique de Mr. Laveranderie ,  
nommé

nommé Etienne se jetta dedans précipitamment , le Capitaine le suivit & quelques autres ; je ne m'en aperçus que lorsqu'un de mes enfans que je tenois dans mes bras , & le jeune Hery attaché à ma ceinture , me dirent : *sauvez-nous donc , la chaloupe est à l'eau.* Je saisis alors , avec beaucoup de précipitation , un cordage ; je me glissai jusqu'à une certaine portée , & au moyen d'une secousse violente je m'élançai , & tombai heureusement dans la chaloupe ; mais je perdis alors mon fils & le petit Hery , ils n'eurent pas assez de force pour me suivre. Malgré que nous étions sous le vent du navire , un coup de mer remplit la chaloupe à peu de chose près ; une seconde vague nous éloigna du vaisseau : j'eus assez de présence d'esprit pour monter sur le bord , & dans l'instant la troisieme vague me jetta sur le sable.

Il me seroit assez difficile de dépeindre l'horreur de ma situation ; les cris de ceux qui avoient resté dans le navire , les efforts inutiles de ceux qui , dans l'espérance de se sauver , s'étoient jettés à la mer , la

perspective de quelqu'autres qui , comme moi jettés sur le rivage , étoient sans connoissance ; un froid & une pluye abondante , la certitude de la mort de mes enfans , accablé de fatigue sur une plage inconnue.

Le Capitaine étendu sur le rivage , fut le premier à qui je fus à portée de donner du secours ; je parvins à lui faire rendre quantité d'eau , il fut soulagé , mais il eut de la peine à revenir , son esprit étoit dérangé. Je m'empressai de secourir quelqu'autres , j'y parvins heureusement , mais lentement , mes forces étant épuisées. Nous restâmes seulement , vivants sur la grève , sept. Le Capitaine , les nommés Laforêt Caporal du Régiment de Rouffillon , Monier Caporal du Bearn , Etienne Domestique , Pierre Domestique , Laforce Soldat congédié , & moi.

Ne voulant pas perdre de vue le bâtiment , je remis ma corne à poudre , batte-feu & pierre à fusil , que j'avois heureusement conservé , aux cinq hommes , afin de faire du feu à l'entrée du bois qui étoit à trois-

quarts d'arpent du rivage ; ils ne purent jamais réussir, tant ils étoient faisis de froid & accablés par la fatigue, à peine eurent-ils le courage de venir me le dire. Je me rendis promptement, & parvins à faire du feu après bien des récidives. Il étoit temps, déjà ces pauvres gens ne pouvoient parler ni agir ; ils seroient infailliblement péris sans ce secours.

La chaleur rapella leur sens ; le Capitaine qui paroissoit le plus affecté, revint à lui, & m'avoua qu'il étoit incertain du lieu où nous étions, que cependant il croyoit que nous étions sur les terres de Louisbourg, & s'abandonna tout entier à mes soins ; la confiance qu'il parut avoir en moi, m'engagea à les continuer.

Nous fûmes jettés sur le rivage vers les 2 ou 3 heures après midi ; entre 5 & 6, le navire vint se briser sur la côte, & nous vîmes le triste spectacle des corps morts, au nombre de 114, dont suivent les noms.

CAPITAINES.

Mrs. Le Chevalier de la Corne.  
Becancourt Portneuf.

LIEUTENANTS.

Varenes.  
Godefroy  
Laveranderie.  
Saint-Paul.  
Saint-Blain.  
Marole.  
Pecaudi, de Contrecoeur.

ENSEIGNES *en pied.*

Villebond de Sourdis.  
Groschaine Rainbaut.  
Laperiere  
Ladurantaye.  
Despervanche le jeune.

CADETS *à l'éguillette*

La Corne de Saint-Luc.  
Chevalier de la Corne.

Mrs. La Corne Dubreuil.  
Senneville.  
Saint-Paul, fils.  
Villelond, fils.

B O U R G E O I S.

Paul Hery.  
François Hery.  
Léchelle.  
Louis Hervieux.

Mesdames

de Saint-Paul.  
Meziere.  
Busquet.  
Villebond.

Mlles. de Sourdis.  
de Senneville.  
Meziere.

Un Négociant Anglais, nommé Delivier.

Le Second.  
Trois Officiers.  
Le Maître-d'Hôtel.  
Huit Matelots.  
Deux Mouffes.  
Le Coq ou Cuifinier.

Douze femmes, tant de Bourgeois que de Soldats.

Seize Enfants.

Huit Artisans ou Habitants.

Trente-deux Soldats.

Nous passâmes une nuit des plus tristes; notre consternation étoit si grande que nous parlions à peine. Il sembleroit que la fatigue auroit dû nous procurer le sommeil, au contraire il ne nous fut pas possible de fermer l'œil. Le 16 au matin nous allâmes sur le rivage, où nous trouvâmes les corps de nos malheureux compagnons de naufrage; partie étoient nus, & s'étoient sans doute dépouillés pour se sauver à la nage plus aisément, d'autres avoient les jambes & autres membres cassés: nous passâmes la journée à rendre les devoirs funébres, autant que notre triste situation & nos forces le permettoient.

Il fallut nous résoudre à quitter ce lieu où nous avions toujours présent le spectacle de la mort. Le 17, après avoir recueilli sur la grève quelques provisions, nous nous chargeâmes de vivre seulement

pour huit jours , à l'exception des soldats qui , se croyant moins éloignés des pays habités , prirent seulement des vivres pour trois ou quatre jours , & malgré nos représentations se chargerent de quelques effets qui leur devinrent inutiles , ayant été obligés de les jeter au bout de trois ou quatre jours. J'eus beau leur remontrer que j'avois trop d'expérience pour ne pas craindre les peines & les fatigues que je prévoyois que nous allions esfluyer : ils furent sourds , l'avidité du butin les éblouit.

Nous partîmes à la bonne aventure , ne sçachant où nous étions, ni où nous allions : nous marchâmes pendant quatre jours au travers des rochers escarpés , dont l'aspect hideux nous faisoit , des bois dont l'obscurité nous effrayoit , des rivieres dont la rapidité nous arrêtoit , des montagnes dont la difficulté de les escalader nous rebutoit.

Le 21 , pour comble de disgrâce , la neige couvrit la terre ; nos vivres , malgré notre ménagement , diminuoient , les forces s'épuisoient par une marche aussi pé-

nible. La résolution manquoit, & trois des nôtres, extenués par le peu de nourriture, accablés de fatigues, proposerent de rester, & de préférer une mort prochaine à des peines dont ils ne pouvoient prévoir la fin.

Je parvins, par les rémontrances que je leur fis, & par les espérances que je leur donnois de voir finir notre misere, à les faire marcher, & nous arrivâmes le 25 à *Niganiche*, où nous trouvâmes quelques petites maisons abandonnées, dans lesquelles étoient deux hommes morts.

Il sembloit que la mauvaise fortune ne se fatiguoit pas de nous poursuivre : le nommé Etienne tomba malade d'une pleurésie, je ne trouvai d'autres remèdes que la saignée, que je réitérai six fois dans la nuit, avec la pointe d'un couteau : je le fis fuer trois fois, & par ce moyen hasardé il se trouva bien soulagé ; trop foible cependant pour continuer la route... il falloit nécessairement le laisser. Le nommé Monier s'offrit de rester avec lui ; il n'étoit pas si malade, mais pour le moins autant fatigué & rebuté.

Nous

Nous les quittâmes le 26, après les avoir assuré que du premier lieu habité que nous trouverions, je leur ferois donner tous les secours nécessaires, & que je n'épargnerois rien pour les envoyer chercher. Je leur laissai environ quatre livres de farine, deux poulets cuits, environ une livre & demie de lard, & une demi-livre de biscuit écrasé, sans chaudiere, mais avec un gobelet d'argent.

Il étoit tombé dans la nuit dix à douze pouces de neige; mais cela ne nous arrêta pas. Ces cabanes nous faisoient esperer de rencontrer quelque chose de mieux, mais la neige nous cachoit les chemins; aussi eûmes-nous beaucoup à souffrir, surtout par la quantité de rivières très-difficiles à passer. Aucun n'osoit se hasarder le premier, j'avois toujours la préférence, & souvent j'étois obligé de retourner chercher leur paquet pour les engager à me suivre, hors le Capitaine qui se reposoit entièrement sur moi, qui n'avoit de volonté que la mienne. Les autres juroient mille fois qu'ils étoient disposés à périr,

plutôt que de continuer une route aussi fatigante. Ils étoient démontés au point, que j'étois obligé de leur faire des souliers, & souvent attacher leur paquet.

Nous continuâmes notre marche dans les bois & les montagnes jusqu'au 3 de Décembre, & arrivâmes à la Baye de Sainte Anne sans sçavoir où nous étions. Nous n'étions plus que cinq : nous trouvâmes une chaloupe au nord de la rivière, abandonnée depuis très-long temps en apparence, elle étoit échouée sur une pointe de sable. Cette découverte ranima notre espérance, mais nous fîmes moins gais quand nous nous aperçûmes qu'il lui manquoit trois bordages, & étoit presque pourrie.

Il ne nous restoit d'autre parti que de travailler à la mettre en état pour faire la traverse qui a environ deux cens brasses; le Capitaine plus expert nous fut d'un grand secours. Nous campâmes sur cette pointe, & travaillâmes de toutes nos forces pour la réparer, lorsqu'à peine l'ouvrage fut fini, qu'un coup de nord-est,

accompagné d'une neige abondante, nous réduisit dans une triste extrémité, nous faillîmes périr de froid, n'ayant que quelques douelles de barriques que nous avions pour nous chauffer : feu que l'abondance de la neige éteignoit à chaque instant.

Dans une circonstance aussi désagréable, la disette de vivres combloit la mesure de nos infortunes ; nous ne mangions par jour qu'une once & demie de mauvais aliments, à cela près que nous trouvions quelquefois des graines rouges que Pon appelle grate-cul, & des feuilles de meti appelées baudy, nourriture qui nous affoiblissoit en calmant notre faim.

Le 4, la tempête calmée, nous trouvâmes notre chaloupe engloutie dans la neige : nous fîmes des efforts extraordinaires pour la mettre à l'eau, nous y réussîmes ; mais cela ne nous servit à rien, puisque le Capitaine qui jusqu'à ce moment avoit fait bonne contenance, déclara ne pouvoir aller plus loin, tant par foiblesse que parce que les douleurs qu'il souffroit, ses jambes étant toutes déchirées.

& ulcerées lui causoient une fièvre extraordinaire. Les trois Français à peu-près aussi malades, applaudirent à cette résolution ; & me trouvant seul je fus, quoique bien moins affoibli, obligé de consentir à rester avec eux : je ne voulus pas les abandonner, & nous attendions la providence, lorsque quelques instans après avoir pris ce parti désespéré, vinrent à nous deux Sauvages : les cris de joie de nos gens me les annoncerent ; ils coururent entre leurs bras, les pleurs les empêchoient de parler ; on n'entendoit que des voix sépulchrales, entrecoupées de sanglots, qui articuloient mal ces mots : *Ayez pitié de nous.*

Je fumois, tranquille spectateur d'une scène aussi triste ; nos gens me nommèrent, & dirent que je les avois conduit jusques là, mais qu'ils n'avoient plus la force de me suivre. Les deux Sauvages vinrent à moi, me donnerent la main, & ne me reconnurent que long-temps après, tant la longueur de la barbe & la maigreur m'avoient défiguré. J'avois

été favorable à ces Nations en plusieurs occasions , aussi en fus-je très-bien accueilli.

Je m'informai à quelle distance nous étions de Louisbourg , ils me répondirent que nous en étions à trente lieues , & qu'ils alloient me conduire à St. Pierre. J'acceptai d'un grand cœur cette proposition , & pris la précaution de faire traverser le Capitaine & les trois Français de l'autre côté de la Riviere , où après leur avoir fait un bon feu , & leur avoir laissé le peu de farine & de lard qui nous restoit ; quantité qui auroit pu servir à faire un repas frugal , je partis avec les deux Sauvages pour aller à leur Cabane , dans la Baye , distante d'environ trois lieues d'où nous étions.

J'y fus très-bien reçu ; ils me firent part du peu de viande qu'ils avoient , qui n'étoient que de la viande sèche , mais ils m'en donnerent suffisamment pour deux jours.

Je repartis le 5 au matin avec mes deux Sauvages , vins retrouver mes gens : nous avions amené deux petits Canots d'écorce,

nous nous mîmes en route pour St. Pierre. Nous doublâmes très-heureusement le Cap de Sainte Anne d'un gros vent de Nord-Est , & nous entrâmes dans la Baye de la Brador , où par la tempête , la neige & la pluye nous fûmes dégradés pendant deux jours & demi , & consommâmes toute la viande sèche que les Sauvages nous avoient donné.

Nous nous rendîmes enfin , le 8 à minuit , à St. Pierre , où étoient seulement cinq Cabanes d'Acadiens , qui contenoient en tout dix hommes. Dès l'instant j'expédiai les deux Sauvages pour aller au secours des deux pauvres Français que j'avois laissé à *Niganiche* ; je leur donnai vingt louis-d'or , quatre-vingt livres de farine , cinquante livres de lard , du tabac , de la poudre du plomb , une tasse d'argent , & bien d'autres choses que j'avois : ils me promirent qu'ils feroient toute la diligence possible pour leur sauver la vie ; mais malgré tous mes soins , je craignois qu'ils ne les trouvassent pas vivants.

Nous restâmes deux jours & demi à

nous reposer, & à nous fournir des vivres. Je me décidai le 11 à écrire au Gouverneur de l'Isle Royale. Je lui donnai avis de notre naufrage sans beaucoup de détail. Je lui témoignois le désir de profiter de la dernière saison pour traverser de l'Isle Royale aux terres de l'Acadie, pour de là faire mes efforts, & employer tous les moyens pour me rendre à ma Patrie. Pour preuve de ce que j'avançois dans ma Lettre, j'envoyai le Capitaine du navire, deux soldats Français, la Forêt & Laforce, & leur donnai pour conducteurs deux Acadiens. Le Capitaine à l'instant de notre séparation, me témoigna sa sensibilité, il eut désiré que j'eus fait la même route; il fit plusieurs instances pour m'engager à le suivre: & pour y réussir il employa tous les moyens possibles. La difficulté de parvenir en Canada, dans une saison aussi dure, fut employée; mais représentations inutiles, mon parti étoit pris, j'avois trop effuyé de malheurs pour m'exposer à de nouveaux. Je partageai avec lui neuf guinées qui me restoit, il me parut très-sen-

fible à ma bienveillance, mais j'étois autant flatté de lui rendre service que lui de les recevoir.

La proposition que je fis aux Acadiens, de traverser, les épouvanta, & je ne réussis à les engager à venir avec moi qu'à force d'argent. Je raccommoai un petit Canot d'écorce, l'appas de 25 louis tenta deux jeunes gens, & nous embarquâmes quatre dans le Canot, compris le nommé Pierre, fauvé ainsi que moi du naufrage.

Le 12 nous fûmes coucher chez le nommé Abraham, de l'autre côté du portage Saint Pierre.

Le 13, dans la nuit, le temps devint calme, aussi nous embarquâmes pour faire la traversée, & arrivâmes heureusement à Cheda-Bouctou, chez le nommé Joseph Maurice, où il y avoit seulement neuf cabanes d'Acadiens. Je me transportai avec autant de promptitude qu'il me fut possible dans le fond de cette Baye, où étoient quelques Sauvages auxquels je fis faire des raquettes, & nous en partîmes le 15. Nous marchâmes trois jours, au bout duquel

duquel temps nous arrivâmes chez le nommé Jacques Côté à *Pommiquet*, où étoit seulement cinq maisons d'Acadiens. Je fus obligé de laisser, dans cet endroit, le nommé Pierre, lequel ne pouvoit plus aller en raquette.

Nous arrivâmes le 18 à Artigongné où nous trouvâmes cinq cabanes de Sauvages qui mouroient pour ainsi dire de faim, & nous n'étions pas chargés de vivre. Là je pris deux guides pour me conduire à Pieton; le froid étoit si excessif que nous ne nous rendîmes qu'au bout de trois jours, malgré que la route ne fût pas longue. Nous ne trouvâmes pas de meilleurs hôtes, ils jeunoient tous.

Nous en partîmes le 21, & suivîmes le long de la mer jusqu'à Tectemigouche, où nous arrivâmes biens fatigués le 24. J'y séjournai pour me délasser, & le 5 Janvier 1762 j'expédiai deux Courriers au Commandant du Fort Cumberland; je lui représentai la dure nécessité où m'avoit réduit le naufrage & le chemin que j'avois fait dans une saison aussi dure,

& le pria de m'envoyer quelques vivres pour pouvoir me rendre à son fort.

Nous étions extenués de fatigue & de jeûne ; nos estomachs avides digèrent aisément la viande dégoûtante d'un renard maigre que nous tuâmes le 6 , il n'en resta que les os ; mais nous reprîmes nos sens le 7. Un Sergent Anglois commandoit un détachement de 12 à 15 hommes à la Baye Verte , cet honnête-homme ayant appris notre situation , m'envoya une bouteille d'eau-de-vie , du lard & de la farine cuite ; cette nourriture nous donna des forces , nous nous rendîmes vers midi à son poste.

Nous y fûmes reçus très-poliment ; cet homme généreux nous fit part avec abondance des douceurs qu'il avoit pour lui-même. Je fus sensible autant que je devois l'être à son accueil gracieux. Je partis vers les deux heures pour me rendre au Fort ; j'avois encore cinq lieues , chemin bien loin pour un quelqu'un fatigué ; mais heureusement le Commandant du Fort Cumberland avoit expédié sa car-

riole , conduite par un Soldat & un de mes Courriers, munie de rafraichissement. Alors je me résolus à coucher dans le bois ; la fatigue m'y obligeoit , & les bons vivres m'engagerent à prendre un repos que j'avois perdu depuis long-temps. Je repartis le lendemain en carriole , & me rendis au Fort. Je fus flatté de l'accueil que l'on me fit ; le Commandant , ses Officiers , les Bourgeois & Marchands me témoignèrent leur sensibilité pour les pertes que j'avois fait dans ce naufrage , & leur joie de ce que j'en étois heureusement sauvé. Le Commandant , dont le nom est Benoni Danhs , me fit donner une chambre , me procura toutes les douceurs que l'on pouvoit desirer dans le lieu. Je ne manquai de rien , nécessaire & même utile autant qu'il put me le fournir. Je partis de ce Fort comblé de bienveillance , & pénétré de reconnoissance , le 14 , avec une provision de vivre pour quinze jours , lesquels me suffirent pour me rendre chez le Pere Germain à Haute Paques , où nous arrivâmes le 29 par

les Portages de Miramigouchir, Minigouche, & par Peshoudiar. Nous suivîmes cette Riviere pendant trois jours ; il étoit temps , car les raquettes & les vivres nous manquoient , & par conséquent les forces. Le Pere Germain n'avoit d'autres vivres que du bled-dinde ; il m'en donna deux boisseaux , qui joints à quelque peu de lard qui nous restat des dons du Commandant du Fort Cumberland , nous engagèrent à nous mettre en route. Nous partîmes de chez le Pere Germain le 2 Février , & nous suivîmes la Riviere Saint Jean jusqu'au grand Sault , & de là nous passâmes par le Portage de Themiscouata , où je fus obligé de laisser les deux Acadiens mes Compagnons de voyage , & me rendis promptement à Kamouraska , d'où j'envoya une carriole les chercher.

La longueur du chemin , son incommodité , les peu de vivres , une marche continuelle sans quitter la raquette , les avoit extenués. Nous arrivâmes à Quebec le 23 ; mais avec moins de fatigue. Les voitures & les vivres étoient en abondance.

Alors je rendis compte à son Excellence le Général Murray, & lui fis ma déclaration du naufrage. Je me mis en route pour Montréal, où étant arrivé le 24, je rendis également compte au Général Gage; & remis à Mr. le Major Dezeney, copie de mon Journal.

Il seroit difficile de raconter les peines & les fatigues que j'ai effuyé; l'idée du naufrage se dissipoit par les difficultés que je rencontrois pour revoir ma Patrie. J'avoue que plus je me représente les circonstances de mon naufrage & de ma conservation, plus je m'étonne.

Les détours que je fus obligé de faire me font croire avoir fait au moins cinq cents cinquante lieues dans la plus rude saison, & dénué de secours. Je voyois mes Guides & Compagnons, tant Sauvages qu'Acadiens hors d'état après huit jours de marche & souvent moins, de continuer leur route. Pendant ce temps je jouis d'une santé parfaite, & j'ai craint qu'elle ne fût altérée; mais j'ai heureusement résisté à tant de fatigues, & si j'eus

eu des Guides auffi vigoureux , il ne m'en eut pas coûté autant , puisque j'ai consommé pour cet objet cent trente louis : & je me serois rendu plus promptement.

Je n'ai point entendu donner une Relation empoulée de mon naufrage & des suites , j'ai raconté uniment & sans embellir toutes les circonstances ; auffi je ne me donne point pour Auteur , la vérité n'a pas besoin d'être ornée.

*F I N.*

*À la Nouvelle-York, le 28 Mars 1762.*

**M**ONSIEUR,

Il y a huit jours que j'ai reçu votre Lettre datée le 3 du courant. Je ne puis assez vous remercier de la peine que vous avez bien voulu prendre en m'envoyant votre Journal, autant me fera-t-il difficile de vous exprimer le chagrin que j'ai eu en recevant la nouvelle de votre triste & malheureux naufrage. La perte de nos propres Gens & Officiers n'a pas pu me donner plus de regret que j'en ai eu dans cette affreuse occasion. Soyez persuadé, Monsieur, que je me ferai un vrai plaisir de rendre votre sort le moins fâcheux autant que les circonstances peuvent le permettre, & que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour l'adoucir. Le pauvre Colonel Schuyler n'est plus; j'ai parlé à Mr. Bayard qui

m'affaire, que la somme qui vous est dte  
a été remise à Mr. Franks à Londres, &  
Mr. Bayard doit vous écrire à ce sujet; je  
ferai de même à Mr. le Général Gage. Je  
ferai charmé en tout temps de vous con-  
vaincre de la parfaite considération avec  
laquelle j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble très-  
obéissant serviteur.  
Jeff. AMHERST.

*A Mr. de Saint-Luc la Corne.  
A Montréal.*

Prenties ayant fait naufrage au même endroit (Narrative of a shipwreck London, 1782) rapporte qu'un sauvage qui prétendait être le sauveur de Lacorne, lui avait dit que ce dernier lui aurait alors promis £30. mais qu'il ne l'avait pas encore reçue en 1780.